

RIVAGES ET HORIZONS DANS *LES AVENTURES DE TELEMAQUE*

Olivier Leplatre, Université Jean Moulin Lyon 3

« Se séparer de soi : tâche aussi douloureuse qu'inéluctable et même nécessaire pour qui ne consent pas à rester sur place et que porte le désir d'avancer, d'aller au-devant de ce qui, n'étant pas soi, a des chances d'être à venir » (J.-B. Pontalis, *Le Dormeur éveillé*, p. 89).

« Celui qui craint les eaux, qu'il reste au rivage ». Télémaque pourrait adopter ce vers du poète baroque Pierre de Marbeuf¹ comme devise de sa toute première audace, antérieure au début de la fiction et qui, contre l'avis de Mentor, l'a poussé à quitter « la pauvre, la petite île » d'Ithaque (V, 212) – terre-mère aux côtes escarpées² –, à embarquer sur les flots et à affronter leurs incertitudes, au péril de la vie. Cette décision essentielle l'a entraîné à redoubler l'errance méditerranéenne de son père pour y mettre un terme ; d'elle, découle l'obsession marine enveloppant tout le livre de Fénelon. Entre les deux îles qui bornent le périple, celle de Calypso et celle d'Ithaque enfin retrouvée, l'eau baigne de son influence lustrale, mais aussi mélancolique, les gestes de Télémaque ; elle imprègne et parfois trouble ses pensées et les circonstances de son être.

Le récit du *Télémaque* n'existe pas sans la présence irrigante de la mer : son étendue homogénéise l'aventure tandis que ses caprices dramatisent les multiples péripéties et que son contact avec la terre provoque les haltes provisoires. Mais cette rythmique narrative n'épuise pas la fécondité marine dans le projet de l'œuvre. Grâce à la plasticité que l'eau offre à son imagination et à ses intentions, Fénelon réussit à entretenir un voyage de formation (morale et politique), un roman d'aventures, un récit de découvertes et le canevas intime, métaphysique et poétique d'une pérégrination, où retentissent constamment, selon une discrète fluidité, les échos de la voie mystique. Par les flots, thème unifiant et dominante lyrique, les vues de l'œuvre se tiennent parfaitement ensemble, s'échangent et entrent en consonance.

Parmi les nombreux motifs qui trament la constante marine, les rivages sont un des plus évocateurs. Ils signent de leurs traits mouvants, graves ou heureux, le paysage de l'aventure et du

¹ P. de Marbeuf, *Recueil des vers de Monsieur de Marbeuf*, Rouen, 1628.

² Je reviendrai sur la description qu'en donne Acamas, le pilote du bateau de Télémaque (VIII, 279).

destin personnel. On serait enclin peut-être à juger cet objet littoral plutôt latéral³, si on ne remarquait pas au fil des pages, et dès les premiers paragraphes du récit, la grande variété de ses modulations sémantiques et imaginaires : de la côte au bord en passant par la rive ou l'écueil, chaque actualisation dégage une parcelle d'espace problématique s'intégrant à un vaste complexe.

Car la topographie, ou la « t(r)opologique », du rivage, extensible à celle de l'horizon, dégage des ambivalences symboliques ; elles recouvrent les axes signifiants du livre. Dans un récit de quête où la construction de soi dépend des rencontres et des lignes de fuite, tout prédispose le motif à cristalliser la tension de la présence et de l'absence, tension douloureuse et cependant salvatrice, qui engage le rapport à soi, aux autres et au monde. Dans le *Télémaque*, le rivage, conformément à sa dualité paradoxale, hésite entre l'arrêt et le départ, entre le repos accueillant et l'inquiétude de l'inconnu ; il rend incertain ce qui à partir de lui sera ouvert ou s'achèvera. Constamment répété au cours du voyage, il interroge sans relâche Télémaque sur sa situation, il l'invite à méditer ses limites et ses aspirations, il lui demande finalement de percevoir, de comprendre sur quel horizon il s'inscrit et d'en assumer le défi.

Le *pathos* des rives

Tout commence, pour Télémaque, par un naufrage. D'entrée, le fils d'Ulysse affronte la catastrophe d'échouer, événement pathétique fondateur qui l'oblige à gagner sans gloire l'île de Calypso en compagnie de Mentor. A la bordure de la fiction qui lui fait aborder la première *rive* du *livre*, Télémaque vient au jour ; il surgit de l'écume des débris que son navire fracassé a semés sur l'eau. Il est précipité sur une côte apparemment égayée de « gazons fleuris » (I, 119). Mais, comme la décrivent plus tard les Phéniciens, l'Ogygie est surtout entourée de « rochers affreux » qui rendent son accès dangereux voire impossible :

- Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourrait en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit :

- Nous y avons été jetés (VII, 248).

Le drame inaugural du naufrage, ce *premier jet* violent qui lance l'écriture, signale l'extrême fragilité de Télémaque soumis sans ménagement aux risques de la navigation, aux désordres de la mer. Le double horizon des retrouvailles avec le père et du retour à Ithaque qui leur est

³ Pour emprunter la formule joueuse au bel article de Paul Junod, « *Phèdre* par les bords », dans *Présence de Racine*, textes rassemblés par J.-P. Landry et O. Leplatre, C.E.D.I.C., Université Lyon 3, 2000, pp. 203-230. On trouvera dans cette étude d'irremplaçables remarques sur la notion de bord.

conditionné l'embarque pour un voyage où alternent, sans que l'on puisse toujours les maîtriser, courants favorables et courants contraires. Cette météo imprévisible ne cesse de placer le héros, comme il s'en plaint à Calypso, « à la merci des vents et des flots » (I, 120).

L'arrivée tumultueuse chez la déesse commence le refrain d'un voyage où Télémaque sera toujours, selon une formule répétée au Livre VI, le « jouet des flots »⁴. La mer, métaphore du hasard ou plutôt instrument de la Providence, pousse ainsi régulièrement le fils d'Ulysse sur de nouveaux rivages dont le surgissement souvent déconcertant définit exactement le sentiment de l'aventure : « O mon fils, mon cher fils, quelle aventure vous mène sur ce rivage ? » demande significativement Idoménée à Télémaque qui vient d'accoster à Salente (VIII, 282).

Sous sa forme la plus agressive, comme dans les pages initiales de l'œuvre, la rive est découpée selon le relief minéral et aigu de *l'écueil* dont Ithaque livre une des images références⁵. Les tempêtes en corsent l'efficacité destructrice :

Notre pilote, troublé, s'écria qu'il ne pouvait plus résister aux vents qui nous poussaient avec violence vers des rochers: un coup de vent rompit notre mât ; et, un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvraient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel (V, 220).

Emprunté aux décors homérique et virgilien, l'écueil dépasse son caractère de détail citationnel pour transcrire une profonde inquiétude du rivage dont la littérature classique s'est à maintes reprises fait le témoin⁶ et qui emprunte tout à la fois au fonds des images bibliques et à un certain état historique de la sensibilité⁷. Par sa présence opiniâtre, l'écueil tranche par sa dureté sur la fluidité des flots mais il fixe aussi la puissance néfaste de la mer en réveillant son fond chthonien, sa voix noire notamment exprimée par la frappe contre les rochers de « l'horrible mugissement des vagues » (VIII, 278) ; Télémaque redoute tout particulièrement cette infralange chaotique accordée, à l'échelle sonore du livre, aux cris hystériques des êtres de passion et à laquelle il faudrait opposer le paradigme apaisé de la voix douce, civilisée, spiritualisée. Dans l'imagination du jeune homme, les terres aux abords hostiles balisent l'errance de son père qu'il se représente parcourant « entre Scylla et Charybde » (I, 126) « tous les écueils les plus terribles » (I, 121), « rejeté de toutes les terres connues » (XVIII, 563). Sortes d'épines marines, les écueils tout autour de la Méditerranée dressent au père la couronne de sa Passion dont Télémaque poursuit l'imitation.

⁴ 232, 244.

⁵ VIII, 279. Sur l'écueil, voir Fr.-X. Cuhe, *Télémaque entre père et mer*, Paris, Champion, 1995, p. 200.

⁶ Que l'on songe dans *l'Andromède* de Corneille ou la *Phèdre* de Racine aux monstres vomis par l'abîme marin. Sur Racine, voir P. Junod, « *Phèdre* par les bords », art. cit.

⁷ A. Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage. 1750-1840* [1988], Paris, Flammarion, « Champs », 1990.

Le fils est lui aussi victime de ces rocs qui se dressent sur son chemin et qui, au-delà d'un accident de l'espace et du terrible danger qu'ils impliquent, introduisent l'épreuve traumatisante de la coupure. Au milieu des cordages flottants, des « bancs de rameurs mis en pièce » et des « rames écartées çà et là » (I, 120), Télémaque paraît d'abord sous l'aspect d'une identité brisée⁸, fragmentée, mutilée. La péripétie du naufrage renvoie à la situation d'un moi rompu par la douleur ; elle résulte narrativement et symboliquement de la séparation d'avec le père. Précipité sur le sable du rivage d'Ogygie, exposé en enfant abandonné, Télémaque pourra dans la suite du récit se reconnaître à travers d'autres sacrifiés qui, à son image, ont souffert d'avoir été laissés sur la rive. « Jeté au fond de la mer » après un naufrage arrangé par son père Pygmalion et sa maîtresse (VII, 251), Baléazar est peint errant « sur les bords de la mer, en Syrie » (254). Philoctète connaît un sort comparable puisque Ulysse l'abandonne à Lemnos, île « horrible » (XII, 395) dont les « rochers escarpés » (400) témoignent de l'inhospitalité. Philoctète mène en cet endroit une vie de banni et de reclus, affligé d'avoir été trahi. Dans ces deux exemples, à travers Pygmalion l'infanticide ou directement Ulysse, survient la violence du père dont le *Télémaque* varie avec une grande complexité le fantasme.

Le rivage sauvage, tranchant dans la mer et suspendant le cours de l'existence, s'inscrit alors dans la série des motifs castrateurs attachés à l'angoisse œdipienne. Il rejoint la lame de la faux qui, selon une image symptôme du livre, coupe la fleur de la jeunesse et dont Ulysse brandit la menace contre son propre fils au moment de le quitter pour Troie (III, 158)⁹. On en percevra encore une modulation plus précise, c'est-à-dire plus directement marine et personnelle, dans le sillon tracé par le vaisseau d'Ulysse « fendant les ondes » après son départ de l'île de Calypso (I, 120) ou sous les yeux de son fils au moment des retrouvailles manquées au Livre XVIII (564). Du rivage à cette fente aquatique, le même dessin d'une plaie à vif et la signification d'une même souffrance se répètent. Les bords des îles ressemblent tous, sous cet angle, aux rives du Styx ourlant la terre amère des ombres (XIV, 446)¹⁰ ; le sable ou la roche dont ils sont constitués ouvrent sur l'imaginaire des déserts, ces mondes secs où la mort s'éternise ; quant à la mer qui les touche, elle semble inversement nourrie de l'eau des larmes.

⁸ Elle est encore le lot de Diomède, autre double d'Ulysse attaché lui aussi à la « fortune ennemie » qui rejette contre les écueils (XVIII, 567) : « Je suis Diomède, roi d'Étolie, qui blessai Vénus au siège de Troie. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière d'un pays où je commençai à voir le jour en naissant » (XVI, 511-512).

⁹ « "O mon fils, que les dieux me préservent de te revoir jamais, que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore, que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu !" » (III, 158).

¹⁰ Sur les rives du Styx : 435, 450, 504...

Pour Télémaque, le rivage associé à l'immensité de la mer fait signe de la blessure d'exister ; il reflète une crise de l'être en qui se conjuguent l'angoisse d'avoir été jeté là sans savoir pourquoi et celle de n'avoir pour destin que la mort¹¹. Aussi Fénelon peut-il en une image saisissante représenter Télémaque en gisant, « étendu et immobile » sur le rivage de l'île de Calypso (VI, 230) : là, en larmes, pris de déréliction, le jeune homme se sent incapable de surmonter l'effroi d'être égaré dans le monde. Dans cette posture d'abandon extrême, il réalise la terrible imprécation de Calypso qui, folle de jalousie, désire voir son corps rejeté « sans espérance de sépulture, sur le sable » du rivage (VI, 232). Sans enracinement, sans profondeur, sans mémoire comme Philoctète se sait oublié de tous, l'être au bord flotte et affronte une solitude dont l'intensité peut parfois lui sembler absurde.

Tous les rivages ne sont pas néfastes bien entendu, car il arrive à Télémaque d'être bien accueilli ; tous cependant entretiennent le chagrin d'être loin du père. Chacun peut faire croire au terme du voyage et coïncider ainsi définitivement avec l'horizon à atteindre. Mais cet horizon fuit à la prise ; les pays abordés, où Ulysse reste introuvable ou bien inaccessible, ne délivrent que la certitude de devoir reprendre la mer pour continuer la recherche. Quand Télémaque parvient à l'île de Calypso, il emprunte le chemin inverse de celui de son père qui est déjà parti et que Calypso pleure en contemplant la mer depuis la côte. Ulysse a été tout proche : le rivage est la zone du passage échangé entre père et fils sans rencontre. Même en *rêve*, Ulysse est vu sur la *rive*, comme dans le songe agréable qui charme Télémaque avant d'entrer aux Enfers mais qui redit encore le proche lointain de l'imago paternelle (XIV, 444). Dans ce cas, il s'agit de la rive onirique d'un fleuve au sein d'une île fortunée. Ailleurs, lors de la rencontre frustrante entre Télémaque et son père sur l'île « déserte et sauvage bordée de rochers affreux » (XVIII, 557), le récit met en espace Ulysse non exactement sur le bord mais sur le sommet des différents rochers qui percent l'île comme autant de promontoires (564). Anticipant les hommes de dos peints au-dessus du vide par Caspar David Friedrich, Ulysse monte sur les roches escarpées afin de contempler mélancoliquement les « espaces immenses des mers » (564). Il recompose alors dans l'île même le dessin et le symbole morbide de l'écueil. Sur ces sommets qui le théâtralisent, il prend encore pour le regard de Télémaque la pose de sa présence-absence : il se montre à lui en figure admirable et cependant comme déjà perdue de vue.

Ithaque, promise pourtant au retour par Mentor, est métonymique de cette disparition fantomatique. Que ses abords apparaissent dans l'aventure (VIII), et il faut se résigner à constater que leur image est produite par un dieu trompeur. Acamas, le pilote du bateau, croit en effet pouvoir terminer l'errance et l'annoncer à Télémaque ; il décrit les moindres détails de la côte

¹¹ « [...] nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort » (IV, 182).

qu'il identifie : il retrouve le rocher d'Ithaque « qui s'élève comme une tour » (VIII, 279), le bruit si particulier des vagues ; et cependant cette vision est le résultat décevant d'un songe.

Ce rivage-mirage renvoie à un univers creusé d'absence par l'éloignement du père ; dans une perception plus large, il permet à Fénelon de suggérer une réalité ontologiquement inconsistante et indéterminée. Les fausses retrouvailles avec Cléomène-Ulysse ne confirment-elles pas cette impression générale d'étrangeté qui contamine le livre ? Le lecteur a le sentiment que tout l'épisode sort des limbes du rêve. Le récit nous le suggère qui, parallèlement à la scène privée, fait voir les mariniers de Télémaque couchés sur l'herbe du rivage et « profondément endormis » (XVIII, 565). Le rivage rend hésitantes les frontières du réel et de l'illusion, de la veille et du sommeil ; il participe du battement d'un monde dont les assises sont provisoires, douteuses.

Cette puissante sensation de précarité et de nostalgie qu'inspirent les rivages entretient le lyrisme élégiaque du livre. Rien ne le traduit mieux qu'un épisode, consubstantiel à l'œuvre de Fénelon par sa réitération et la force de sa signification, où un bateau peu à peu s'écarte d'une côte¹². En chacune des occasions où le film du départ s'écrit, l'émotion est dominée par la distance déchirante de la terre qui se dérobe à l'œil. Ainsi au moment des adieux avec Idoménée : « Cependant les voiles s'enflent, on lève les ancres ; la terre semble s'enfuir » (XVIII, 551). Déjà Télémaque avait connu ce mouvement de lent et progressif dessaisissement des choses à Chypre (« L'île de Chypre disparaît bientôt », IV, 190) et en Crète (« Déjà le mont Ida n'était plus à nos yeux que comme une colline ; tous les rivages disparaissaient », V, 219).

Réparti entre la fin du Livre XVII et le début du Livre XVIII, le départ de Salente est l'un des plus poignants. Le Livre XVII se conclut par les derniers embrassements et nous suivons l'embarquement du côté d'Idoménée : « Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient longtemps serrés entre ses bras et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut » (548-549). Le passage au Livre suivant s'effectue pour le lecteur après le temps d'un blanc ou d'un silence qui traduit l'écartement spatial et affectif et rappelle que les scènes de séparation sont souvent muettes par excès d'affliction. Au bord du Livre XVIII, Fénelon déplace la perspective sur le navire.

L'essentiel des éléments pathétiques qui fixent la scène du départ en *topos* interne se trouvent réunis dans ces lignes : la séparation est ponctuée de gestes tendres, les amis se serrent puis leurs bras sont contraints de s'ouvrir et la mer agrandit l'espace ainsi libéré ; les larmes ou même les soupirs accompagnent le drame comme à la fin du séjour à Tyr : « Quand Narbal eut achevé ses paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre ; de profonds soupirs

¹² A. Lanavère a été l'un des premiers à attirer l'attention sur ces passages « d'une rare qualité littéraire » (« Les îles dans *Télémaque* », paru initialement dans *Études corses, études littéraires. Mélanges offerts au Doyen François Pitti-Ferrandi*, Paris, Le Cerf, 1989, pp. 350-357 ; repris dans *Je ne sais quoi de pur et de sublime... Télémaque*, Orléans, Paradigme, 1994, pp. 155-162).

m'empêchaient de parler ; nous nous embrassions en silence » (II, 173). Ces manifestations sensibles sont ensuite converties en signes du voyage. Les soupirs se changent en vents, à l'exemple du « zéphyr léger » qui, à Chypre, se joue des voiles et « anime tout le vaisseau » (IV, 190) ; la liquidité des larmes se diffuse dans l'étendue marine qui noie les rivages. Quant au regard, souvent embué, il ne se détache pas de l'événement : en quittant Tyr, Narbal, Mentor et Télémaque ne cessent jusqu'au bout de se chercher des yeux. Calypso, elle, se confond avec la rive dans une contemplation sans fin tournée vers la mer : sa vue se porte à l'horizon où Ulysse paraît avoir été englouti. Ailleurs encore, les yeux de Protésilas « demeurent attachés et immobiles » en suivant le navire d'Ulysse qui s'éloigne de lui : « Lors même qu'il ne peut plus le voir, ajoute Fénelon, il en re peint l'image dans son souvenir » (XI, 380).

L'épreuve des départs se grave ainsi en soi comme une plaie sans cicatrice. S'agissant de Télémaque, la violence et la répétition de ces scènes sollicitent sa patience, c'est-à-dire sa capacité à endurer la peine sans désespérer. Par sa valeur hautement symbolique, le moment est destiné à laisser en lui une empreinte déterminante pour l'apprentissage. Le rivage lance même à l'initiation deux défis complémentaires, liés à la double situation de l'atteindre et de le quitter. En tant qu'horizon fuyant ou éphémère, il prouve le précepte que « les choses qu'on croit tenir dans ses mains échappent dans l'instant » (XVIII, 568) ; en tant que possibilité d'un accès, il oblige à se confronter à la surprise, positive ou dangereuse, de l'inconnu sans lequel le héros ne saurait prendre l'exacte mesure de la réalité et des hommes ni sonder ce qu'il est.

Les épreuves du rivage (stations pénitentielles)

L'impératif de relancer jusqu'à l'épuisement le voyage, en étant rejeté à la mer rivage après rivage, illustre pour Fénelon la condition de l'*homo viator* : Télémaque l'incarne, après Ulysse. La multiplicité des départs, que réclame la topographie insulaire choisie par l'écrivain pour le voyage, fait revivre par le fils l'existence de son père ballotté par les flots et soustrait au repos de la terre ferme. Ces épisodes imposent à Télémaque l'exercice de la douleur rouverte, intarissable, qu'il lui faut apprendre à la fois à ressentir et à apaiser. D'île en île, le jeune héros est contraint d'intérioriser l'effort d'un deuil étayé sur la perte, le renoncement et la séparation.

Le rivage est pour Télémaque un lieu-miroir, si, tel que l'y invite la fiction, il parvient à déchiffrer dans ce motif une métaphore de la nécessaire désappropriation de soi. Se savoir semblable à un bord, à un « liseré de contingences » selon l'expression de Proust, voilà la profondeur de la sagesse à acquérir. Elle comprend toute une série d'expériences intimes dont le rivage est l'un des paradigmes cruciaux par son instabilité, sa muabilité, son caractère éphémère : se connaître fragile, vacillant, déterminé par la fugacité, accepter d'atteindre la réalité comme si on

la quittait toujours ou comme si on la traversait en « vogueur » (Rimbaud). Le voyage enseigne à Télémaque à vivre son existence comme l'on se prépare à une longue solitude, à un exil au cours duquel les rivages remémorent la présence vague d'une terre connue pour être mieux quittée. Grâce au message des rivages, le jeune homme, enclin à la présomption, voit, non sans effroi et sans résistance, qu'il lui faut refuser à son moi la tentation du narcissisme et donc obtenir de sa conscience un décentrement humiliant, meurtrissant. Télémaque a à s'assécher comme sujet par la purge des larmes : il doit se sentir eau et sable, les deux matières des rivages... Il est même indispensable d'avoir connu l'intranquillité totale des flots, de n'avoir plus été tout à fait sûr de rejoindre les côtes. Mue par sa fureur, Calypso rêve sadiquement de voir périr Télémaque « au milieu des flots » (VI, 232) ; mais dans tout le livre, la déception de ne jamais récupérer Ulysse, le doute de revoir Ithaque à cause des tempêtes et du malin plaisir des dieux, tous ces tourments ne sont-ils pas des petites morts successives, faisant de la mer un tombeau sans rivages ?

Tous ces efforts et ces souffrances ne manquent pas de points de contact avec la spiritualité. Par les bords, affleurent les accents du mysticisme par lequel Fénelon influence son livre d'éducation princière en direction d'une histoire intérieure et de la formation d'une âme. On sait l'imaginaire quiétiste très sensible aux images d'eau¹³ : images désespérantes concrétisant l'écoulement des choses et la défaillance de soi « qui n'a aucune consistance, qui s'écoule rapidement comme l'eau »¹⁴ ; mais aussi images désirables de liquidités courantes, claires, purifiantes, ressourçantes et même effaçantes, images de mers ou d'océans d'amour auxquelles l'âme doit aspirer : « Il me semble, écrit Fénelon à Madame Guyon, que je me suis embarqué sur un fleuve rapide qui descend vers le lieu où je dois aller ; je n'ai qu'à ne me laisser pas accrocher ni aux branches des arbres, ni au sable, ni aux rochers qui bordent le rivage. Le cours du fleuve fait le mien, et je n'ai qu'à ne pas m'arrêter »¹⁵. Plus près encore des panoramas du *Télémaque*, Madame Guyon file la métaphore marine pour évoquer l'état d'oraison passive et superposer à l'âme sereine la vision d'un navire qui a pris le large et d'un pilote qui, en haute mer, « se contente d'étendre les voiles et de tenir le gouvernail »¹⁶.

Mais pour partir, il faut au préalable avoir abordé : l'éloignement de la terre exige que l'âme se soit défaite des « cordages qui la tiennent liée »¹⁷, qu'elle ait donc largué ses amarres terrestres. Et, d'autre part, l'apprentissage de Télémaque, par son projet même, ne peut aboutir à la disparition complète des repères du réel et à la dilution dans l'immensité marine :

¹³ Y. Loskoutoff, « Le *Télémaque* et *Les Torrents* : eaux féneloniennes et eaux guyoniennes », dans *Mystique et politique 1699-1999*, actes du colloque international de Strasbourg, Paris, Champion, 2004, pp. 171-187.

¹⁴ Fénelon, *Démonstration de l'existence de Dieu*, Seconde partie, Chapitre V, dans *Œuvres*, éd. J. Le Brun, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Tome II, 1997, pp. 663-664.

¹⁵ *Correspondance Fénelon-Madame Guyon*, éd. Masson, Paris, Hachette, 1907, p. 330.

¹⁶ Madame Guyon, *Le moyen court et autres récits*, Grenoble, Jérôme Millon, 1995, pp. 111-112.

¹⁷ *Ibid.*

Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues ; il ne peut faire que naufrage (XVIII, 553-554).

Le voyage ne fait sens pour Télémaque que s'il s'arrête, que si à partir du rivage il pénètre un pan de réalité (il a dans le livre souvent la dimension d'une île) auquel se heurter et duquel apprendre.

Accéder à un pays ne permet jamais d'anticiper tout à fait ce qu'il va révéler. Le rivage est aléatoire. Annonce-t-il des rencontres heureuses ou préfigure-t-il un péril ? Va-t-il dévoiler le début d'un savoir apaisé et d'un repos pour le sujet¹⁸ ou va-t-il le plonger plus avant dans le tumulte du réel et, à son contact, dans l'inconnu de sa propre intériorité ? Comme modèle de structuration de la pensée et de l'identité, le rivage suggère alors une triple opération : découvrir (le rivage est le seuil pour un premier pas ; aussi le mot « côte » notamment désigne-t-il dans la langue et dans le livre le pays autant que le bord), discriminer (le rivage pose la limite d'un en deçà et d'un delà), retenir en mémoire (les rivages fournissent leurs balises).

En entrant dans une nouvelle contrée, Télémaque fait toujours accomplir un progrès à son initiation : le rivage, zone de la surface, conduit à l'approfondissement. Le but à chaque abordage est plus précisément d'amener à accepter la valeur de la limite et à s'enrichir d'elle en parvenant à mieux se maîtriser, à se plier aux lois, à acquérir les éléments d'un savoir fondateur pour l'existence personnelle et le futur ministère royal. Par son trait qui marque l'espace et le délimite, le rivage porte l'image exemplaire de cette géométrisation de soi et du monde dont la raison et la tempérance morale ordonnent le plan.

Mais chaque étape est aussi susceptible de menacer l'intégrité de l'être ; l'aventure qu'elle occasionne peut amener le héros hors de toute mesure et l'entraîner dans les tragédies de la violence. Le choc avec les rivages reproduit le combat, « au bord du précipice »¹⁹, avec les désirs, que Mentor estime même plus redoutables que tous les naufrages, comme il en prévient Télémaque pour le détacher de Calypso :

- Craignez – repartit Mentor – qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire : le naufrage et la mort sont moins affreux que les plaisirs qui attaquent la vertu (I, 124)²⁰.

¹⁸ « Je viens, déclare ainsi Diomède le persécuté, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée » (XVI, 512).

¹⁹ « Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice » (X, 324).

²⁰ Ou encore, ces mots de Télémaque lui-même : « L'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages » (VI, 245).

Quant à passer le rivage, dans cette cartographie morale, ce sera courir souvent le danger d'être débordé par ses désirs, de ne plus obéir à la raison, de se sentir défaillir voire de se décourager ou de sombrer. Il faudra quelquefois fuir au plus vite : Mentor précipite ainsi Télémaque du haut d'un rocher d'Ogygie pour accélérer la *catharsis* de ses passions et les laver dans la mer :

Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin, au milieu des flots, un vaisseau arrêté, qui n'osait approcher de l'île, parce que tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor, poussant Télémaque, qui était assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but l'onde amère et devint le jouet des flots. Mais, revenant à lui et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale (VI, 244).

Le départ de Chypre est plus doux : accompagné des deux pères qui le guident en direction de la vertu, Hasaël et Mentor, Télémaque voit disparaître le rivage avec davantage de sérénité : il a retrouvé Mentor et, avec lui, la confiance en l'avenir (« je m'approchais de mon pays » IV, 190). L'abandon des fautes, le découragement, la désillusion, la nécessité d'émonder en soi les inclinations coupables ne sont plus traduits ici par l'âpreté de la roche ou l'arête coupante de la rive, mais par le chemin souple et aplani du sable qui mène à l'embarquement hors de Cythère, sous la conduite éclairée d'Hasaël :

Hasaël s'avance sur le sable du rivage : nous le suivons ; on entre dans le vaisseau ; les rameurs fendent les ondes paisibles ; un zéphyr léger se joue de nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'île de Chypre disparaît bientôt (IV, 190).

Quels que soient le récit et la leçon dont elle est le théâtre, l'île fournit alors à l'apprentissage un soutien mnémotechnique. Les rives découpent et détachent la forme insulaire ; elles cadrent idéalement pour la mémoire un lieu de connaissance. Etape après étape, se profile en conséquence un tour d'horizon de soi et de la réalité qui s'archive dans le souvenir. Cet art de mémoire, configuré par les îles et leurs rivages, repose aussi sur une intelligence du regard. Car les abords sont parfois des leurres obligeant le regard à mieux accommoder, tantôt en sachant voir de loin, tantôt en n'hésitant pas à approcher. L'hospitalité d'une île comme celle de Calypso peut être, contre l'apparence, un piège mortel. Ses rives enchanteresses, qui font oublier leurs écueils, cachent sous leurs faux airs de paradis le début de l'Enfer. Mais il aura fallu entrer dans l'île, pour vraiment la distinguer et en ressortir dessillé. Le héros apprend à distinguer le Bien du Mal, à

repérer les signes équivoques, à frayer sa voie. Pas à pas, se façonne dans le *Télémaque* une carte des rivages où le sens de chacun d'eux est éclairci, défini et articulé au savoir et à la sagesse.

Au final, le discours des rivages résout ses ambiguïtés dans un processus dialectique qui fait avancer le voyage et permet le retour. La relation du héros au rivage est sous-tendue par le constat du transitoire et de l'impermanence ; mais ce fond d'inquiétude n'empêche pas les expériences qui construisent l'avenir, il les rend même plus vraies, en les délivrant de l'amour-propre. Les naufrages, « heureux naufrages » pour Madame Guyon²¹, et les périls des rivages rappellent à Télémaque sa condition pour lui permettre d'être plus authentique. Chaque rive est un point de fuite et, de là, un point d'appui ; elle contribue à la trame de néant avec laquelle se confondent les existences mais elle fournit aussi de quoi aider à vivre et à espérer²² et, en perspective, elle sollicite la présence de Dieu, à l'ultime port²³. On pourrait ainsi concevoir le bord des îles comme le bord de ces tables garnies qui, dans les peintures de Vanités, expriment visuellement la formule du *memento mori*. On se souviendra qu'un couteau souvent s'y tient en équilibre, indice d'une coupure avec les biens du monde présents sur la table, mais dont le tableau ne se détache pourtant pas tout à fait et dont le couteau aidera aussi à jouir.

Télémaque se voit répétées la vanité des royaumes et des hommes, l'inanité de soi ; par là, il façonne son identité avec le dessein de devenir un bon roi et de faire le bonheur de son peuple. Dans le *Télémaque*, un roi est un homme qui sait ce que veulent dire les rivages et qui bâtit sur eux une vision politique.

Horizon politique

C'est à Salente que le rivage prend sa forme politique la plus achevée. Idoménée fait naître sa ville sur une « côte déserte » (VIII, 288) envahie « de ronces et d'épines » et adossée à des

²¹ Madame Guyon, « Trouver sa vie dans le sein de la mort », dans *Poésies et cantiques spirituels*.

²² L'expression « être jeté », plusieurs fois croisée et omniprésente dans l'écriture de la mer, résume pour Fénelon la condition de l'homme violemment disposé sur le plan du monde par son destin : « je me résolus, déclare par exemple Télémaque, d'aller dans la Sicile, où j'avais oui dire que mon père avait été jeté par les vents » (I, 27). Ailleurs encore, lorsque Hégésippe retrouve Philoclès : « Est-ce donc vous – dit-il – mon cher et ancien ami ? Quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète ? » (XI, 375). Mais dans ce cas, Philoclès sait pourquoi il reste sur son île ; il est capable de dire à Hégésippe comment il a transformé un coup du sort en art de vivre, comment à la fois, dans son désert, il s'est coupé du monde et a retrouvé la saveur simple, évidente de l'existence vraie. Être jeté sur un rivage est donc un défi lancé à l'homme pour s'interroger sur ce qu'il doit faire de sa liberté, pour en être responsable et ne jamais se sentir étranger à elle. Si Télémaque peut avoir l'impression souvent d'être jeté sur la rive de l'existence, il comprend peu à peu que cet état initial, brutal, ne le prive en rien des décisions et du sens qui doivent soutenir sa conduite.

²³ Ou au dernier « rivage immobile ». Il arrive à Fénelon de reprendre dans ses textes spirituels la comparaison entre Dieu et le rivage, notamment pour dénoncer une erreur des sens et du jugement : « C'est une folie que de vouloir diviser votre éternité, qui est une permanence indivisible. C'est vouloir que le rivage s'enfuit, parce qu'en descendant le long d'un fleuve je m'éloigne toujours de ce rivage qui est immobile » (*Démonstration de l'existence de Dieu*, Seconde partie, Chapitre V, éd. cit., p. 662 ; voir aussi p. 665). Nous avons vu comment le *Télémaque* adaptait cet exemple en leitmotiv narratif élégiaque (exemple par ailleurs présent chez Descartes ou Malebranche dont Jacques Le Brun signale dans son édition les références p. 1599).

montagnes sauvages, comme Diomède, autre roi errant poursuivi par Vénus²⁴, est prêt, à partir d'une terre même infertile, à recommencer le processus de la civilisation : « Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée » (512). L'installation de la première cité, qui apparemment civilise un espace désertique, est souillée du sang injustement versé par les barbares ses premiers occupants. L'appropriation du rivage et le tracé de la ville a impliqué l'incision d'une blessure et le don coupable du sang. Cette violence originaire est renchériée par l'*hybris* d'Idoménée qui élève une Salente excessivement verticale et donc orgueilleuse. Quand Mentor débarque avec Télémaque, il exhorte le roi à la réforme, c'est-à-dire au rachat, pour qu'il redonne à sa ville plus d'humanité et de sobriété. Du rivage pleinement apaisé, il entend promouvoir la belle horizontalité, la ligne d'harmonie simple où s'indique la morale de l'humilité, de la tempérance, de la médiocrité ; il demande donc que les bâtiments soient rabaissés. Mais le plan de réforme ne s'arrête pas là.

A Tyr, Télémaque avait pu, quelques Livres auparavant, admirer une cité d'eau, disponible aux circulations de la mer. Peuple de commerçants et de marins, les Phéniciens sillonnent et fécondent les flots ; à travers la mer, ils ont tissé un vaste réseau d'échanges. Le flux et le reflux de leurs voyages épousent le rythme naturel des vagues. Le port est leur lieu : il est dynamique, réglant le mouvement selon un rythme vital ; il est accueillant comme dans les images agraires la « terre ouvre son sein » (III, 350). Le port de Tyr avance dans la mer « deux grands môles, semblables à deux bras » (III, 164) et cette silhouette, toute humaine, semble attirer à elle le retour des embrassements. Tyr célèbre l'équilibre du don et du contre don qui, au-delà de l'intérêt économique, met en dialogue, dans le partage du monde, les peuples entre eux. Les Phéniciens imposent la vision cosmopolite de la fraternité humaine : les môles-bras de leur port en sont le symbole ou l'hypallage. Tyr adresse la parole des rivages aux nations extérieures ; elle les rapproche et les soude : « Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce » (III, 164).

Par son port, Salente retient cet exemple ; mais il lui faut aussi afin de désenclaver sa partie urbaine s'orienter vers la campagne²⁵, s'étirer pour que, par ce gain d'horizontalité, elle couvre mieux le paysage, ou plutôt pour que son horizontalité fasse paysage. Salente devient donc l'amplification du rivage qui, par définition, est toujours mitoyen du sol et de la mer et qui, dans la cohérence imaginaire des motifs féneloniens, est voisin du sillon et du ruisseau. La ville d'Idoménée est elle aussi marine et agricole d'un même geste, d'un même trait étendu, lisière

²⁴ « Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils » (XVI, 511).

²⁵ « Vous avez épuisé vos richesses; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte » (X, 324).

épaissie à la dimension d'un vaste milieu. Longue tapisserie pénélopienne obtenue bord à bord, Salente est filée par le doux²⁶ continuum des éléments naturels échangeant leurs qualités, sans lignes de démarcation ni étanchéité.

A Salente, sont en fait recueillis tous les enseignements des utopies ; leurs miracles y sont synthétisés et rendus compatibles avec l'Histoire. La ville de Tyr était située « au milieu de la mer, dans une île » dont « la côté voisine est délicieuse par sa fertilité » (III, 163). Salente raccorde le port et la campagne et ainsi prévient l'arrogance des commerçants, qui n'épargne pas les Phéniciens, tout en refusant par l'ouverture sur la mer la pleine autarcie agricole. Dans ce cadre, la rive remplit sa fonction de suture et d'union, de complémentarité et de respiration ; elle étend son aire transitionnelle. En Egypte, la côte était apparue « presque aussi basse que la mer » (II, 136) dans un prolongement sans conflit des flots et du sol. Télémaque avait suivi le Nil aux eaux blanches, nourricières, fendant la terre et démultiplié en canaux²⁷. Il avait longé sur le fleuve un pays de rives constamment arrosées et fertilisées, et il avait enregistré dans son regard le souvenir d'une même nappe aquatique et végétale. Salente reproduit cette « plate-forme spacieuse » que Paul Claudel aime dans la peinture hollandaise « où l'œil se transporte si facilement », où « tout est a été égalisé, toute cette étendue de terre facile (...) a été livrée à l'homme pour en faire son pâturage et son jardin »²⁸.

Une cité obtient cet enchaînement heureux de l'espace lorsqu'elle possède un roi attentif à lier sa communauté et à apaiser ses frontières avec ses voisins²⁹. Le peuple bien gouverné s'épanouit « de tous côtés » selon une expression du texte, régulière sans être toujours faste³⁰, qui exprime la plénitude d'une nation étoilant les bornes de son rivage :

Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, si

²⁶ Ainsi Idoménée regagne la douceur primitive de la côte du temps des Manduriens avant l'irruption sanglante des Crétois : « Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour les céder » (IX, 294). La douceur est la transposition du rivage dans le registre de la sensibilité : elle montre comme lui la vertu de l'horizontalité équilibrée comme accord.

²⁷ Le rivage prolifère ainsi en bords longeant les cours d'eau. Les bucoliques féneloniennes intègrent – conformément à la tradition pastorale passée par les bords du Lignon – les rives des ruisseaux ou des rivières, enrichies de plantes et d'odeurs : « [...] Télémaque avait toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressemblaient à celles d'Iris », XIV, 473). Sur le bouclier de Télémaque, le bord est le théâtre de la chorégraphie des nymphes aux mouvements d'air et d'eau : « Les nymphes, couronnées de fleurs, dansaient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage » (XIII, 425). Aux Champs Elysées, où le paysage bucolique a été adopté par l'éternité, Télémaque admire les « gazons toujours renaissants » : « mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur » (XIV, 461).

²⁸ P. Claudel, *La Peinture hollandaise et autres écrits sur l'art*, Paris, Gallimard, « Idées/arts », 1967, pp. 8-9.

²⁹ Mentor enseigne à Idoménée à ne pas transformer ses frontières en lignes de front (IX, 300).

³⁰ Par exemple : « L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfoncé ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel » (V, 220).

longtemps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtés (X, 349-350)³¹.

L'aura qui émane d'un bon gouvernant, un homme aux vues dégagées et larges, soucieux de la transparence des cœurs, prend forme dans le paysage. Le roi pasteur gouverne au milieu de son peuple ; contrairement au tyran qui se coupe du monde et se recentre sur lui-même, s'isolant dans ses trente chambres cadénassées comme Pygmalion (III, 160), le prince bienfaisant est abordable selon la belle vision qu'en donne Sésostris³² ; il aime ses sujets sans avoir jamais envie de les blesser ou de les diviser ; mais il nie pour lui-même toute centralité arrogante, puisqu'il n'oublie pas de s'humilier, puisqu'il n'ignore pas la vanité de sable des royaumes³³. Autour de son magnétisme aux ondes parfois musicales³⁴, se reconstitue une île, son peuple dont les contours sont embrassants en même temps qu'hospitaliers. Le rivage se redessine en lui et par lui en geste paternel et maternel de protection ferme, d'accueil et d'apaisement.

Mieux encore, le roi est l'horizon même. Cet horizon est spatial et temporel : il révèle une ligne de paysage qui unifie la terre et l'eau mais aussi le ciel et la terre ; il relie le passé de l'âge d'or et le lointain de la Jérusalem céleste. Le départ d'Égypte, terre mythique et matricielle, allie lyriquement toutes ces offres de l'horizon :

[...] je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença de reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissait déjà nos voiles ; les rameurs fendaient les ondes écumantes ; la vaste mer était couverte de navires ; les mariniers poussaient des cris de joie ; les rivages d'Égypte s'enfuyaient loin de nous ; les collines et les montagnes s'aplanissaient peu à peu. Nous commençons à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le soleil, qui se levait, semblait faire sortir de la mer ses feux étincelants : ses rayons doraient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horizon ; et tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettait une heureuse navigation (III, 156).

³¹ En Crète : « De tous côtés, nous remarquons des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvons aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; partout la charrue avait laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre sont inconnues en ce pays » (V, 194).

³² « Le bon roi Sésostris était en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison, environné de sa famille » (III, 162).

³³ Du point de vue des dieux en effet, « les plus grands royaumes ne sont (...) qu'un peu de sable » (VIII, 274).

³⁴ Inachus (XIV, 470) incarne ainsi l'une des belles images de prince à la lyre. Au Livre II, Télémaque lui-même, nouvel Orphée, civilise Oasis, tempérant l'humeur des bergers, les unifiant, lissant leur rudesse par les accords de son chant. Leur modèle à tous est Apollon, contraint de garder les troupeaux d'Admète et promoteur, aux sons de sa musique, de la civilité pastorale : « Il jouait de la flûte, et tous les autres bergers venaient, à l'ombre des ormeaux, *sur le bord d'une claire fontaine*, écouter ses chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale ; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux » (II, 146, je souligne).

Dans cette longue et ample période, à travers l'événement de l'aurore, Fénelon chante l'accord général du cosmos. Le signifiant de l'écriture se dissémine pour que tous les mots s'engendrent les uns les autres et entrent en harmonie. On pourrait ainsi suivre le pouvoir d'aimantation ou de diffusion du terme « rivage » partout réverbéré en larges unités paronomastiques (« vents favorables », « navires », « navigations »...) ou en simples appels phoniques de tels ou tels de ses consonnes ou de ses voyelles. On lira cet horizon lyrique en antithèse avec celui, ensanglanté, levé par l'épopée guerrière :

« L'horizon paraissait rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil ; la mer était pleine des feux du jour naissant. Toute la côte était couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'était un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite, au fond de ses abîmes, les noires tempêtes » (XV, 487-488).

Le soleil est déjà teinté de mort et le rivage, terre semée de « rage », chargée de bruits et d'hommes ensauvages, sous-tend le spasme du combat : l'aurore prédit le crépuscule. Dans la page du Livre III, la naissance solaire est au contraire saisie pour elle-même. Sur le plan imaginaire, l'alliance des éléments correspond à l'affleurement de l'origine accessible et resplendissante, irradiée d'une couleur dorée rappelant le premier âge ; l'image est encore enrichie du signe de la grâce divine et du pouvoir de sa lumière ³⁵ que l'Assomption de Mentor-Minerve enveloppé « d'un nuage d'or et d'azur » portera à son apothéose (XVIII, 572). La scène visuelle marie les temps, temps de départ et temps du devenir convergeant tous vers la promesse du bonheur. L'horizon fait tableau de l'absolu et Télémaque sent qu'il découvre l'un des plus beaux paysages qui soient : plus qu'un simple moment de nature, un paysage intérieur, poétique et spirituel, et, en prévision, un paysage politique ; une grande image, fondatrice dont l'une des valeurs émouvantes vient, comme l'atteste dans l'écriture le passage du *je* au *nous*, de ce qu'elle peut être universellement partagée.

³⁵ La lumière des Bienheureux, à la même source divine, supprime la différence de l'ombre et de la clarté : « Le jour n'y finit point » (XIV, 461). Du rivage, elle ne retient pas la capacité de division mais celle de transition : elle ne sépare rien ; tout au contraire, elle traverse les obstacles, elle « s'incorpore » (461) aux choses et aux êtres, elle absorbe les frontières pour maintenir les choses dans une même coulée, dans un horizon sans fins et sans accidents, épais et dense, dans une ambiance enveloppante et subtile (462).